

Un rêve américain

Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island

Martin Pâquet

Numéro 61, printemps 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la
Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pâquet, M. (2000). Un rêve américain : Aram-Jules Pothier, gouverneur du
Rhode Island. *Cap-aux-Diamants*, (61), 27–32.

Un rêve américain Aram-Jules Pothier gouverneur du Rhode Island

PAR MARTIN PÂQUET



Entre 1908 et 1914, un individu fait les manchettes quotidiennes de la presse franco-américaine du Rhode Island, galvanisant les passions. Pour certains, ce «Grand Athénien» dirigeant les affaires de l'État «avec autant de sagesse que de fermeté» symbolise «l'homme idéal». Pour d'autres, cet «assimilateur» est «prêt aux plus lâches capitulations pour arriver au pouvoir». Enfin, ce «défenseur des droits du peuple» constitue «la mesure de nos progrès politiques» et un «encouragement à enregistrer de nouvelles victoires». De quel personnage s'agit-il? Du premier Franco-Américain à être élu à la tête d'un État, Aram-Jules Pothier, de Woonsocket au Rhode Island.

Avec son élection au poste de gouverneur en 1908, A.-J. Pothier couronne une carrière exceptionnelle pour un immigrant en terre américaine. D'emblée, ses succès s'inscrivent sous des auspices favorables. À l'instar de plusieurs immigrants s'intégrant à leur société d'accueil, il sait bénéficier des ressources du système politique américain. Son parcours individuel est sans failles puisqu'il sait, «à force d'énergie, se frayer à travers de la vie américaine une route brillante»,

tel que le rappelle Omer Héroux. Si ses passages au Capitole de Providence s'avèrent décevants, ils témoignent bien des tensions de la communauté franco-américaine et des États-Unis durant les premières décennies du XX^e siècle.

LES IMMIGRANTS ET LE SYSTÈME POLITIQUE AMÉRICAIN

Lorsque la migration devient permanente, lorsque des communautés prennent place au sein de la société d'accueil, l'action politique constitue l'un des moyens privilégiés d'intégration. La société américaine ne déroge pas à la règle, mais l'intégration politique y prend une tournure particulière. En effet, depuis la présidence d'Andrew Jackson pendant les années 1830, le patronage politique est érigé en système. Avec ce fameux système des dépouilles, ce *spoil system*, l'octroi d'un emploi gouvernemental est souvent fonction de l'allégeance partisane et personnelle, d'où la grande importance des notables des partis et, plus particulièrement, de l'organisateur d'élection, du *political boss*. Tant parmi les républicains que les démocrates, le *boss* joue ainsi un rôle crucial d'intermédiaire. D'une part, il peut assurer aux immigrants un logement plus spa-

Aram-J. Pothier, fils de Jules et de Domethilde Dallaire, est né au Québec en 1856. Il émigre avec ses parents à Woonsocket en 1870. Il est élu maire de cette ville en 1894. (Archives de Cap-aux-Diamants).

cieux pour la famille, un emploi à la mairie pour le fils, un contrat pour le petit entrepreneur, des ventes rentables pour le commerçant, une carrière féconde pour l'ambitieux. De l'autre, il garantit à son parti la fidélité d'un groupe important d'électeurs, groupe pouvant s'accroître considérablement par les voies de la naturalisation et de l'enregistrement aux listes électorales.



Aram-J. Pothier est le premier francophone à devenir gouverneur du Rhode Island. Il occupe d'abord cette fonction de 1908 à 1914.
(Archives de Cap-aux-Diamants).



Le Capitole de Providence, Rhode Island. Carte postale.
(Collection privée).

Les immigrants et les partis politiques tirent mutuellement profit du système de patronage et de la fonction de *boss*. À l'image des autres communautés immigrantes au tournant du XX^e siècle, les Canadiens français des centres textiles de la Nouvelle-Angleterre voient eux aussi tous les avantages matériels du *spoils system*. Le coût ne

leur est pas trop élevé en regard des nombreux bénéfices : la simple acquisition de la citoyenneté américaine, l'enregistrement sur les listes électorales, la solidarité ethnique autour d'un candidat désigné au cours des élections. D'autant plus que ce candidat est souvent « l'un des nôtres », un leader issu des rangs de la communauté connaissant bien les gens et leurs besoins, un membre de cette petite bourgeoisie d'affaires devant son succès à l'appui de ses compatriotes. Les partis politiques relèvent également ces atouts de leader communautaire. Inviter un individu détenant ces aptitudes à porter l'étendard du parti permet de recruter largement parmi l'électorat ethnique. La pêche aux votes se fait très fructueuse si le poste postulé est prestigieux. Les « bosses » des partis entreprennent donc une véritable opération de séduction de l'électorat canadien-français, opération dans laquelle ils investissent une énergie proportionnelle au poids électoral de ces immigrants. Bien que les quelque 61 000 Canadiens français vivant au Rhode Island en 1900 soient moins nombreux que ceux des États du Massachusetts, du New Hampshire et du Maine, ils se révèlent une clientèle nettement plus intéressante pour les organisations électorales du fait de leur importance proportionnelle, puisqu'ils constituent 13 % de la population de cet État.

Pourquoi nombre de Franco-Américains du Rhode Island accordent-ils leur faveurs au Grand Old Party, le parti d'Abraham Lincoln et de Theodore Roosevelt, au détriment des démocrates ? Plusieurs raisons convergent pour expliquer la réussite des républicains. L'historien américain John Bodnar souligne que le piétisme ostentatoire et la lutte contre la tempérance affichée par les démocrates ont généralement mauvaise presse parmi plusieurs communautés immigrantes catholiques au cours de la décennie 1890-1900. Les Franco-Américains partagent également cette méfiance, comme en témoignent les nombreux sarcasmes des rédacteurs de *La Tribune* de Woonsocket au sujet des appels à la prohibition du ténor démocrate William Jennings Bryan et de sa promotion du jus de raisin. Un autre facteur important renvoie à la compétition entre les communautés ethniques pour obtenir le plus d'influence politique possible. Dès les années 1830, les Irlando-Américains investissent massivement les organisations démocrates de la Nouvelle-Angleterre, dont celles du Rhode Island. Après leur répartition des sièges de décision, les membres des autres communautés ne reçoivent que quelques strapontins. Les républicains se montrent plus avisés en ne mettant pas tous leurs œufs dans le même panier. Véritable « faiseur de présidents », président du Comité des finances du Sénat à Washington, familier de John Pierpont Morgan et de John Davison Rockefeller, l'influent sénateur Nelson W. Aldrich du Rhode Island n'hésite pas à courtiser l'électorat catholique de son

État en manifestant entre autres son appui sans réserve à l'entreprise coloniale du roi des Belges Léopold II. Un autre geste d'Aldrich lui assure une moisson fructueuse parmi les suffrages catholiques, et tout spécialement parmi les Franco-Américains. Il découvre un jeune talent qu'il sait conduire jusqu'au poste de gouverneur de l'État, un dénommé Aram-Jules Pothier.

UN PARCOURS SANS FAILLES

«Anybody could be a millionaire in America». À la poursuite du rêve américain, Aram-Jules Pothier suit les sentiers empruntés par Horatio Alger, cet «American Hero» qui, de pauvre immigrant britannique sur les quais de Baltimore, conquiert à la fois richesses et prestige sur cette Terre promise. À la manière typique des «success stories», le Canadien français grimpe lui aussi un à un les échelons de la réussite sociale.

Né à Yamachiche, en 1854, A.-J. Pothier fréquente le cours classique du collège de Nicolet. Muni d'un simple brevet d'études secondaires et d'une connaissance rudimentaire de l'anglais, il émigre à l'âge de 18 ans aux États-Unis, y rejoignant ses parents établis depuis 1864. Il s'installe à Woonsocket, dont les filatures ouvrent grandes leurs portes aux ouvriers canadiens-français. Ce premier choix est judicieux. Woonsocket voit en effet sa population canadienne-française tripler à la fin du XIX^e siècle, passant de 5 953 âmes en 1880 à plus de 17 000 en 1900. À l'aube du XX^e siècle, 60 % des habitants de la ville sont Franco-Américains. Un tel accroissement démographique dans une communauté neuve offre des perspectives intéressantes pour la promotion de tout jeune ambitieux. Tel le Rastignac des romans balzacien, Aram-Jules Pothier saura en user.

Dès son arrivée, il s'active, jouant sur tous les tableaux, des rangs franco-américains aux milieux d'affaires américains et français, lui attirant la sympathie des décideurs comme N. W. Aldrich et les autres «bosses» républicains. Tout d'abord, il se taille progressivement une place enviable au sein de la bourgeoisie d'affaires de Woonsocket. Débutant comme employé de magasin, puis comme simple commis à la *Woonsocket Institution for Savings* en 1875, il se rend vite indispensable aux yeux des dirigeants de la caisse d'épargne, les nombreux clients canadiens-français de cette institution appréciant vivement son service dans leur langue maternelle. Son bilinguisme se raffinant avec les années, joint à un sens aigu des affaires et de la gestion financière, lui permettent d'occuper au fur et à mesure des postes de responsabilité plus importants, jusqu'à la fonction de président en 1913.

Sa carrière profite aussi de ses activités de démarchage afin d'attirer les investissements étran-

gers. À deux reprises, soit en 1889 et en 1900, Aram-Jules Pothier est le commissaire de l'État du Rhode Island aux Expositions universelles de Paris. Garantissant des exemptions d'impôt et plaidant le caractère jugé docile de la main-d'œuvre franco-américaine, il sait charmer les grandes familles industrielles du nord de la France, telles que les Lepoutre, les Tibeghien, les



Prouvost ou les Desurmont. Propriétaires des grandes filatures et des usines lainières de Lille, Roubaix et Tourcoing, ces familles établissent des succursales à Woonsocket. Dans un retour d'ascenseur le récompensant pour les services rendus, les conseils d'administration des *Guerin Spinning Company*, *Alsace Worsted Company*, *Montrose Woolen Company*, *Rosemont Dyeing Company* et *French Worsted Company* réservent toutes leur siège de trésorier à A.-J. Pothier. Ses relations soutenues avec les familles industrielles françaises glissent enfin vers les cercles de l'intimité, puisqu'il épouse, en 1902, Françoise de Charmigny, une aristocrate rencontrée deux ans auparavant à Paris.

En parallèle à sa réussite dans la sphère économique, Aram-Jules Pothier s'engage résolument dans l'espace public. Il fait ses premières armes dans le réseau institutionnel franco-américain, où il développe une connaissance étendue des personnalités en présence, noue ses premières

Aram-J. Pothier redevient gouverneur du Rhode Island en 1924 jusqu'à son décès, en 1928.

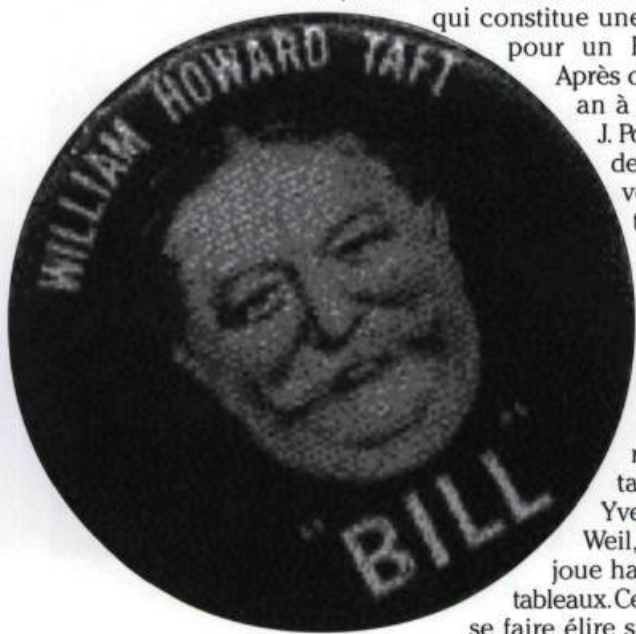
(Archives nationales du Québec, à Québec).

alliances et contracte des inimitiés durables. Jeune homme, il est le correspondant des journaux *Le Foyer canadien* et *Le Travailleur* de Worcester au Massachusetts, là où s'affaire Ferdinand Gagnon, l'apôtre du rapatriement au Canada. L'école étant un enjeu fondamental pour la transmission de la langue française et de la foi catholique en terre d'Amérique, il est membre de la Commission scolaire de Woonsocket de 1885 à 1889, élu sous la bannière républicaine. Déjà, son engagement au sein de la communauté franco-américaine est moins un point de chute qu'une planche d'appel vers d'autres tribunes. En effet, élu contrôleur financier de la municipalité en 1889, il devient, après trois tentatives infructueuses, maire de Woonsocket en novembre 1893, ce

qui constitue une grande première pour un Franco-Américain.

Après deux mandats d'un an à cette fonction, A.-

J. Pothier se tourne vers des sommets plus élevés, avec son investiture comme lieutenant-gouverneur du Rhode Island en 1897.



William Howard Taft, président des États-Unis de 1909 à 1913. (Collection privée).

Tout au long de sa progression vers les cimes de l'autorité politique, constatent les historiens Yves Roby et François Weil, Aram-Jules Pothier joue habilement sur deux tableaux. Certes, il compte pour se faire élire sur les suffrages de ses compatriotes, louant leur conservatisme qui devrait selon lui les incliner vers les républicains. Néanmoins, bourgeois étant parvenu à s'extraire du commun, il tient à se distinguer nettement de ces ouvriers migrants, catholiques et francophones, souvent pauvres et ayant une éducation élémentaire. Ce farouche patriote américain insiste fermement sur l'essentielle allégeance aux États-Unis et milite activement pour la naturalisation des immigrants, prélude à leur intégration plus complète. Ce discours rassure les élites anglo-américaines de la Nouvelle-Angleterre se piquant de la supposée prédominance raciale anglo-saxonne et de la supériorité morale de la bourgeoisie sur ces masses ignorantes et étrangères. Soyons fiers de nos origines «mais ne faisons pas bande à part», conseille adroitement cet homme d'affaires accompli en 1908. Cette déclaration se veut fort opportune, puisque Aram-Jules Pothier traverse à ce moment le seuil du «Panthéon» selon l'expression de *La Tribune*. Le 3 novembre 1908, avec une pluralité de 6 000 voix sur son adversaire démocrate, le républicain A.-J. Pothier est élu gouverneur du Rhode Island. Pour la première fois, un Franco-

Américain accède à un poste d'une telle importance.

GOUVERNEUR DU RHODE ISLAND

Débordants d'orgueil, les Franco-Américains accueillent avec allégresse l'élection d'Aram-Jules Pothier. Vu le prestige étincelant sur l'ensemble de la communauté, les éloges pleuvent de toutes parts sur le vainqueur, et ses adversaires doivent mettre une sourdine à leurs critiques. Par excès d'enthousiasme, certains élaborent même des rêves grandioses. Pour A.-J. Pothier, le Capitole de Providence ne serait qu'un marchepied vers le Sénat de Washington. Tous les espoirs sont donc permis, alors que le gouverneur enfila les victoires électorales. Après son triomphe de 1908, il remporte sans écueils majeurs les élections annuelles de 1909, 1910 et 1911.

Au cours de ses mandats de gouverneur, Aram-Jules Pothier pratique une politique foncièrement conservatrice. Réfractaire aux désordres, il adhère volontiers au credo patronal, valorisant l'ordre social et moral fondé sur le progrès économique et industriel. Aux États-Unis de l'ère progressiste, ces positions ne font pas l'unanimité. Nombre d'Américains se mobilisent contre les abus du capitalisme sauvage en exigeant de profondes réformes sociales. En 1912, les républicains se déchirent ainsi entre l'ancien président Theodore Roosevelt, promoteur d'un mouvement réformiste énergique, et le président William Howard Taft, partisan du *statu quo*. Tout naturellement, les affinités du gouverneur du Rhode Island et ses relations étroites avec les «bosses» du parti l'inclinent vers W. H. Taft. Dans l'éventualité qu'il soit réélu, ce dernier lui aurait même réservé le secrétariat au Trésor. Ici, le calcul partisan d'Aram-Jules Pothier ne lui rapporte guère de profit. L'élection présidentielle de 1912 devient une course triangulaire, dans laquelle le démocrate Woodrow Wilson coiffe au fil d'arrivée le progressiste Theodore Roosevelt et le républicain William Howard Taft, dernier du peloton. La marche vers Washington se termine abruptement pour A.-J. Pothier. Une fois ses rêves dissipés, il se contente tout de même de son siège de gouverneur jusqu'en 1914.

Avec l'affaire de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique [USJBA], la communauté franco-américaine observe en 1910 et 1911 une féroce bataille opposant des adversaires qui ne s'apprécient guère, soit Aram-Jules Pothier et les militants de la «Survivance» du fait français et catholique. Au mois de janvier 1910, le gouverneur renvoie Philippe Boucher, trésorier de l'USJBA et militant de la «Survivance», du bureau des charités et des corrections du Rhode Island. En un coup de vent, les militants de la «Survivance» se braquent, au premier chef Joseph-Adélarde Caron, rédacteur en chef de *L'Union*, puis de *La Tri-*

bune. L'algare est d'une violence inouïe et les invectives, longtemps refoulées, se déversent. Préférant appuyer des « parasites » poussant l'épargne des ouvriers dans des entreprises louches et incertaines, A.-J. Pothier « annihile l'influence des organisations franco-américaines ». Il ne serait qu'un « dangereux assimilateur » menaçant « le château fort de l'idéal franco-américain ». À l'automne 1910, le gouverneur réplique vigoureusement. Il ordonne une enquête publique sur la mauvaise santé financière de la société mutuelle, puis il incite un de ses partisans à poursuivre devant les tribunaux le Bureau général de l'USJBA. Décontenancés par la force du choc, les militants de la « Survivance » vacillent et retraitent en 1911, faisant place nette aux plus modérés. Un J.-A. Caron dépité quitte alors Woonsocket pour d'autres luttes en Ontario, où il combat avec la même pugnacité le Règlement XVII dans les colonnes du *Droit* d'Ottawa.

En dépit des espoirs déçus et des épisodes tendus, l'aura d'Aram-Jules Pothier rayonne de tous ses feux lorsqu'il se retire temporairement du monde politique en 1914. En premier lieu, arguant des fruits de sa politique conservatrice et usant de l'influence de ses réseaux de patronage, il assure au Parti républicain, qui panse ses plaies de 1912, la mainmise sur le Rhode Island en contribuant à la victoire de son successeur Livingston Beekman. Puis, en décembre 1914, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal l'honore avec une cérémonie majestueuse au Monument national de Montréal. Tout le gratin politique de l'Amérique française y accourt, de l'Acadien Pascal Poirier au Franco-Albertain Wilfrid Gariépy, de l'économiste nationaliste Édouard Montpetit au sénateur libéral Raoul Dandurand, du maire de Montréal Médéric Martin à l'ancien premier ministre Wilfrid Laurier, avec Henri Bourassa comme principal conférencier. Tous tracent un panégyrique flatteur du personnage, dont les faits d'armes reluisent d'un éclat qui rejaillit sur la nation. Pareil déploiement d'hommages à un leader reconnu pour sa tiédeur manifeste envers la cause nationale ne saurait surprendre vu le contexte particulier de 1914. La Première Guerre mondiale vient d'éclater. Bientôt, aux insuffisances de l'enrôlement volontaire succédera la perspective tant honnie de la conscription. Pis, la tourmente secoue violemment le Canada français avec la crise du Règlement XVII en Ontario. L'heure est donc à l'union sacrée de la diaspora canadienne-française, d'autant plus que A.-J. Pothier vient de donner un signe de son dévouement à la cause. Fort à-propos, il fait jouer de son influence auprès des autorités diocésaines de Providence afin qu'une paroisse franco-américaine de Woonsocket soit desservie non pas par un mariste belge, mais par un Canadien français. L'avocat Elphège-Joseph Daignault, nouveau fer de lance du militantisme de la « Survivance » au Rhode Island, lui sait gré de ce geste de bienveillance. Un

prestige confirmé dans l'organisation républicaine et la bourgeoisie américaine, une reconnaissance louangeuse des élites canadiennes-françaises, une paix des braves à l'intérieur de la communauté franco-américaine : le bilan d'Aram-Jules Pothier semble somme toute positif.



Theodore Roosevelt, républicain, il fut président des États-Unis en 1901 et réélu en 1904. (Collection privée).

Cependant, la retraite de 1914 n'est qu'une fausse sortie. Aram-Jules Pothier revient aux affaires de l'État dans le cadre des grandes contestations des années 1920. La dépression des années 1919-1921 frappe durement les filatures de la Nouvelle-Angleterre. Voyant leur marge de profit diminuer, les manufacturiers imposent des réductions de salaire draconiennes et une augmentation de la semaine de travail aux ouvriers. Ces derniers se rebiffent et une longue grève éclate en 1922, embrasant rapidement le monde ouvrier franco-américain. Manifestant son obédience à la cause patronale, le gouverneur républicain, le Franco-Américain Émery San Souci, fait donner la Garde nationale contre les grévistes des filatures de Pawtucket. L'affrontement fait un mort, ce qui lui aliène en novembre suivant une grande partie de l'électorat. Rompant avec les alliances anciennes, une majorité de Franco-Américains favorise désormais les démocrates aux banquettes du Congrès et assure l'élection d'un autre Franco-Américain, Félix Toupin, au poste de gouverneur. Alarmés devant une telle déconfiture, désirant colmater la fuite de cet important bassin d'électeurs vers le camp démocrate, les républicains misent, en 1924, sur une valeur sûre, ga-

rantissant à la fois l'allégeance de la communauté ethnique, la fidélité aux valeurs conservatrices et le maintien de l'ordre patronal. Faisant miroiter son charisme et son expérience, Aram-Jules Pothier remporte ainsi à l'arraché l'élection suivante en 1924.

Ses dernières années au Capitole de Providence n'ont pas le lustre des périodes précédentes. Non seulement la tension est palpable dans le monde ouvrier de la Nouvelle-Angleterre, mais la cause nationale vit une grave crise existentielle, celle de la querelle opposant les Sentinellistes, ces militants purs et durs de la «Survivance» sous le leadership d'Elphège-J. Daignault, contre l'évêque irlandais de Providence, M^{gr} William Hickey. Devant l'escalade du conflit, A.-J. Pothier n'a plus la verdeur de sa jeunesse. Étant souvent dépassé par les événements, le gouverneur opte donc pour l'apaisement, sinon l'inertie dans une lutte dégageant une forte odeur de poudre. Après une autre réélection, avant de voir l'apothéose finale du conflit sentinelliste, Aram-Jules Pothier s'éteint le 4 février 1928.

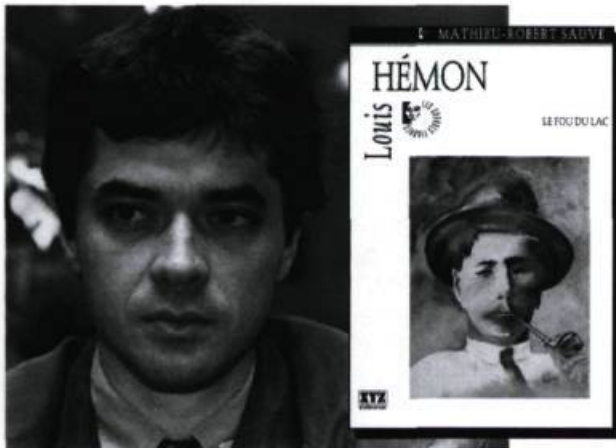
Sur la scène du Monument national en décembre 1914, Henri Bourassa improvise. Aram-Jules Pothier lui apparaît tel un «témoin des Canadiens français et de la République américaine», un témoin du succès de l'intégration des Franco-Américains qui ont toujours su «conserver la

pensée française». L'hommage mesuré d'Henri Bourassa reflète bien l'ambiguïté des sentiments éprouvés à l'endroit de celui que ses contemporains ont maintes fois comparé à Wilfrid Laurier. Bien sûr, la carrière du gouverneur du Rhode Island présente un exemple vivant du mythe du *self-made-man* auquel l'Amérique sourit. Les Canadiens français et les Franco-Américains se le représentent comme l'aune à laquelle il est possible de mesurer les progrès de la communauté. Quant à la bourgeoisie anglo-américaine, A.-J. Pothier lui apparaît plutôt comme sa courroie de transmission avec les communautés ouvrières et immigrantes. Pour tous néanmoins, le gouverneur du Rhode Island se place dans un entre-deux. Sans être plus tout à fait des «nôtres», il n'est pas encore des «leurs». Sous toutes ces facettes, sa carrière constitue un parcours exceptionnel, un parcours exceptionnel par rapport à l'expérience quotidienne des milliers de Franco-Américains, un parcours exceptionnel auquel A.-J. Pothier a ardemment investi de ses énergies et de sa volonté. ♦

Martin Pâquet est professeur au Département d'histoire et de géographie à l'Université de Moncton.

XYZ éditeur

Mathieu-Robert Sauvé Louis Hémon. Le fou du lac



184 p. • 15,95 \$

Louis Hémon — dont le roman *Maria Chapdelaine* fut vendu à 10 millions d'exemplaires! — fut un personnage énigmatique, un fils en fuite, un père absent...



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mblink.net

L'association des Amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec (APMAQ) regroupe des personnes et des groupes préoccupés par la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine bâti.

Devenez membre et bénéficiez :

- ← d'un abonnement d'un an (4 numéros) à la revue La Lucarne ;
- ← de la possibilité de participer à des visites guidées de maisons anciennes et de lieux patrimoniaux ;
- ← d'informations sur des personnes et des entreprises dont l'expertise est requise pour l'entretien et la restauration de maisons anciennes.

APMAQ

2050, rue Amherst
Montréal (Qc), H2L 3L8

Téléphone : (514) 528-8444
Télécopieur : (514) 528-8686